

Présentation. Presse et littérature : la circulation des discours dans l'espace public

Micheline Cambron et Hans-Jürgen Lüsebrink

Volume 36, numéro 3, 2000

Presse et littérature : la circulation des discours dans l'espace public

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/009719ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/009719ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cambron, M. & Lüsebrink, H.-J. (2000). Présentation. Presse et littérature : la circulation des discours dans l'espace public. *Études françaises*, 36(3), 5–7. <https://doi.org/10.7202/009719ar>

Présentation

MICHELINE CAMBRON

HANS-JÜRGEN LÜSEBRINK

La presse, et les médias en général, joue un rôle de plus en plus important dans les sociétés contemporaines, tandis que la littérature, sous sa forme traditionnelle de textes fictionnels écrits et imprimés, a tendance à se marginaliser dans le discours social, du moins en apparence. Or, à y regarder de plus près, et sans aller jusqu'à affirmer que la presse est une sorte de littérature, il existe d'intenses interrelations entre les deux champs de création et de circulation culturels.

À partir du moment où l'espace public moderne prend forme, en Europe et en Amérique du Nord, entre la fin du XVIII^e siècle et le milieu du XIX^e siècle, la présence du littéraire dans la presse ne cesse de se transformer. La littérature apparaît d'abord comme une figure-clé de la sociabilité, traversant la totalité du journal, depuis le discours parlementaire jusqu'aux petites annonces, alors que la fiction constitue un type de mise en ordre du réel plutôt que son envers. Mais, graduellement, elle tend à se dégager des autres types de discours (politique, historique, publicitaire) pour atteindre à une autonomie. Le passage du temps entraîne des modifications dans les modes d'inscription du littéraire et nul ne niera que le feuilleton n'ait aujourd'hui perdu un peu du lustre qu'il posséda lorsque Balzac ou Zola le faisaient vivre, ni que l'accroissement du marché du livre n'ait donné un sens différent (plus militant ou plus dilettante, c'est selon) à la publication de poèmes. De même, certains phénomènes plus récents, comme l'apparition de *cahiers littéraires*, témoignent sans doute d'une radicale autonomisation du champ, mais ils contribuent aussi à contenir le littéraire dans une forclusion qui atténue ses pouvoirs ou à tout le moins les déplace.

L'examen des relations entre presse et littérature met donc en jeu non seulement l'histoire de la presse et des modes d'inscription de la littérature dans ce qu'il est maintenant convenu d'appeler les médias, mais aussi l'histoire de la littérature elle-même, qui voit émerger des genres propres au journal et aux médias, dont certains, de marginaux qu'ils étaient au départ, deviendront peu à peu déterminants (pensons à la critique, par exemple). De plus, les rapports complexes entre le journalistique (ou le médiatique) et le littéraire obligent à penser autrement les frontières entre les genres — et, de ce fait, à déplacer le concept d'interdiscursivité. Ces trois aspects sont profondément imbriqués et ils renvoient, chacun à leur manière, à l'impact qu'ont eu et ont toujours les relations entre presse et littérature sur la constitution de l'espace public et sur les voies qui permettent de le théoriser.

Le présent numéro propose des analyses qui sont autant d'arrêts sur image tentant de saisir dans sa mouvance la configuration des interrelations entre presse et littérature, dans une perspective à la fois historique et théorique. Ces interrelations sont vues à travers les modes d'inscription des textes littéraires au sein de la presse écrite mais aussi comme génératrices d'effets tendant à modifier en profondeur l'horizon des genres littéraires¹. Quant à la critique, jadis considérée comme un genre journalistique mineur, elle en est venue à occuper une place centrale dans l'institution littéraire, ayant même parfois des répercussions directes sur la création.

Les articles qui suivent embrassent une période de longue durée, allant du début du XVIII^e siècle jusqu'au milieu du XX^e siècle, et ils concernent aussi bien l'Europe que l'Amérique du Nord, en particulier le Québec. Cela permet des comparaisons — d'ailleurs déjà formulées dans plusieurs contributions — et incite à penser une périodisation des rapports entre presse et littérature, et en particulier à repérer les moments ou les périodes de rupture, de discontinuité, de restructuration des relations et des rôles respectifs des discours. La généralisation

1. Ces phénomènes, relativement peu étudiés dans la presse des XIX^e et XX^e siècles, ont attiré l'attention, ces dernières années, de certains dix-huitiémistes. Il faudrait citer, entre autres, dans ce contexte, les travaux de Sara Maza sur les *Causes Célèbres* de la fin de l'Ancien Régime (*Private Lives and Public Affairs: The Cause Célèbres of Pre-revolutionary France*, Berkeley, University of California Press, 1993) et plusieurs contributions du volume *Gazettes et information politique sous l'Ancien Régime* (Henri Duranton et Pierre Rétat [dir.], Publications de l'Université de Saint-Étienne, 1999), notamment celles de Jean Sgard sur l'« Anecdote émouvante en 1775 », de Shelly Charles sur les modèles romanesques du récit journalistique, et de René Nohr sur l'Affaire du Collier et les formes de dramatisation qui lui sont propres, analysées comme un texte théâtral.

de l’alphabétisation et les nouvelles technologies d’édition et d’impression constituent certes une rupture majeure, comme Kenneth Landry et Jean-Yves Mollier le montrent ; mais, pour d’autres raisons, la fin du xviii^e siècle et l’époque révolutionnaire constituent également une période de rupture, à travers l’accélération d’un processus de politisation qui transparut en Europe et aussi en Outre-Mer, jusque dans les almanachs canadiens-français des années 1830. On entrevoit, à partir des années 1950, une rupture plus radicale encore dans les rapports entre presse et littérature — rupture dont le journal *Le Devoir* porte la marque. À l’aube de la médiatisation de la société qui s’amorce dans le sillage de l’introduction des médias audiovisuels et électroniques, les rapports entre littérature et presse sont profondément et continûment modifiés. C’est ce dont témoigne un document composé de trois interventions faites dans le cadre de la table ronde *La place de la littérature dans les médias en notre fin de millénaire*, présentée en conclusion d’un colloque qui fut le creuset de ce numéro. Jean Goulemot, Thomas Steinfeld et Gilles Marcotte y livrent des réflexions nourries à une pratique constante et diverse quant à l’état présent et futur des relations entre presse et littérature.

Enfin, il est apparu nécessaire que ce numéro soit l’occasion d’une réflexion théorique large qui fasse retour sur le politique, point aveugle de la configuration formée par la littérature, la presse, les médias et l’espace public qui se trouve ainsi mis en forme. Car s’il est une chose dont la presse témoigne, c’est qu’au-delà de l’autonomisation des champs culturels et sociaux, la littérature a toujours maille à partir avec un univers social et politique qu’elle reflète et construit tout à la fois. Par le biais des grands récits qu’elle contribue à élaborer, la littérature se révèle à la fois comme lieu de naissance de l’espace public et trace de ses accommodements².

2. La préparation de ce numéro a été rendue possible grâce à une subvention du Conseil de recherche en sciences humaines, à la collaboration du Centre d’études québécoises du département d’Études françaises et du Centre d’études allemandes et européennes de l’Université de Montréal (et donc grâce au Rectorat et à la Faculté des arts et des sciences de cette même université), de même qu’aux contributions du Ministère des affaires intergouvernementales du Québec et du Goethe Institut. Qu’ils en soient ici remerciés.